

Sandrine ARNAUD

Notre
Étincelle

Delice
Editions

Extrait de :

NOTRE ETINCELLE

Aujourd'hui

Nous rentrons de notre séjour au bord de la mer, un rare congé en commun, qu'Anthony et moi avons prévu des mois à l'avance. La voiture file en silence sous un ciel gris d'hiver, sa carrosserie bleu marine se fondant dans la morosité du paysage. Le chauffage diffuse une chaleur lourde dans l'habitacle. La pluie tombe par intermittence, s'écrasant sur le pare-brise avant de glisser lentement sur les vitres. Mes doigts frôlent les liserés rouges des sièges en tissu noir, tandis que je me cale contre le dossier. Je ressens le besoin de bouger, mais, depuis quelques jours, chaque geste semble déranger Anthony, alors je m'efforce de rester tranquille.

Je dirige mes pensées vers l'extérieur, espérant que le paysage champêtre pourrait apaiser l'angoisse qui m'étreint. Je me remémore nos balades en bord de mer, des rires des enfants sur la plage déserte, fascinés par l'eau, malgré le vent glacial, pendant que j'essayais de recréer une complicité avec Anthony. Ce voyage devait nous offrir un répit. J'avais tout fait pour instaurer une ambiance agréable à l'appartement que nous avions loué. J'avais préparé des repas simples, mais que je savais qu'il aimait. Je m'étais rapprochée de lui, tentant des conversations, des gestes tendres. Sur le sable, je pensais que la beauté du paysage et la quiétude du moment l'ouvriraient un peu et j'avais glissé ma main dans la sienne. Il l'avait retirée après quelques minutes, prétextant qu'il avait froid.

Je n'ai pas réussi à combler cette distance entre nous. Chaque tentative, chaque effort de ma part semblait une erreur, quelque chose d'inapproprié, d'indésirable. Je cherchais des signes d'attention, un regard, un sourire, mais je n'ai trouvé

que ce mur glacial et impénétrable. Comme ici, maintenant, sur ce chemin monotone qui nous ramène chez nous.

Je l'observe brièvement. Ses cheveux mi-longs et bouclés tombent sur son front. Ses yeux, d'un vert très clair, restent fixés sur l'autoroute et ses mains serrent le volant, ses phalanges blanchies par la pression. Ses épaules larges sont tendues sous son tee-shirt beige. Il est grand et costaud, sa posture trahit une raideur qui ne le quitte pas, surtout ces derniers temps.

J'aimerais prendre le volant, mais il s'y oppose fermement. Rien que l'idée que je touche à sa voiture, qu'il entretient avec tant de soin, semble l'agacer. Pourtant, je suis loin d'être maladroite : je conduis toujours avec précaution, sans excès ni gestes brusques. Avant, cela ne lui posait aucun problème. Mais aujourd'hui, il observe chacun de mes gestes avec une attention critique, comme si tout ce que je faisais était voué à l'échec.

Je repasse mon doigt sur la poignée, cherchant un ancrage dans le réel. Des papiers de gâteaux traînent à mes pieds, derniers vestiges d'une tentative de goûter pendant ce trajet interminable. Derrière moi, Hugo, avec son air d'enfant qui grandit trop vite, est affalé sur le siège, ses talons appuyés sur le bord du siège. Ses cheveux châtain sont un peu en bataille et il porte un jogging bleu marine assorti à ses yeux. Hugo, d'ordinaire si attentif, paraît totalement absorbé dans son propre monde, ses écouteurs sur les oreilles. Il ne se mêle pas des désaccords entre nous, restant en retrait, détaché de la tension qui règne dans l'habitacle. Ressent-il vraiment ce malaise, ou préfère-t-il l'ignorer ?

À côté de lui, Louane est assise, droite, le visage tourné sur le paysage qui défile, entortillant ses doigts dans ses longues mèches aux nuances caramel. Elle est habillée de blanc de la tête aux pieds, jusqu'à ses baskets immaculées. Elle ne dit rien, toutefois, je vois dans ses prunelles azur qu'elle perçoit la

tension entre son père et moi. À quinze ans, elle n'utilise pas les mots, elle préfère les gestes, les petites attentions discrètes. Elle pose tout de même parfois des questions, légères, presque anodines, sûrement pour essayer d'adoucir ce calme pesant. Elle cherche à se rapprocher de moi, à comprendre ce qui se trame, sans oser aborder directement le sujet.

Je repense à notre quotidien. Depuis quelques années, tout est devenu une course contre le temps. Mon travail, la gestion des comptes, des factures, de la maison. Je m'occupe de tout : des repas, des enfants, de leur éducation, des cadeaux de Noël. Anthony, lui, se contente de sa routine. Voilà quinze ans que nous vivons ensemble, et je me demande ce qu'il en reste. Nous nous sommes rencontrés si jeunes, pleins d'espoir.

Avec lui, je croyais avoir trouvé la stabilité, loin des relations passionnelles qui me brûlaient par le passé. Je l'aimais d'un amour apaisé, fort, sans les flammes destructrices. Aujourd'hui, tout s'effrite. Ses gestes sont devenus durs, ses paroles rares et tranchantes. Je sens une boule se former dans ma gorge et les larmes montent. Je les retiens, détournant les yeux pour qu'il ne les voie pas.

Début décembre, j'avais remarqué son changement d'attitude, mais je l'ai attribué au stress du travail. Je réalise désormais que ce n'est pas seulement lié à ça. Il est devenu un étranger, et plus j'essaie de le comprendre, plus il s'éloigne. Je jette un coup d'œil rapide vers lui. Sa mâchoire est serrée. L'homme à mes côtés ne m'est plus familier. Je détourne le visage avant que les larmes ne coulent. J'envisage l'inévitable : la fin de notre relation. La vente de la maison. Deux appartements séparés. Je n'explique pas ce qui a pu provoquer ce mépris envers moi.

Depuis deux ans, ma promotion au poste de directrice du centre de formation a alourdi mes journées. Parfois, la pression me ronge. Toutefois, je ne lui en parle plus. Et il ne me pose plus aucune question. Il vaque à ses activités et moi aux

miennes. C'était devenu normal, une routine qui me semblait presque naturelle. Je savais depuis le début qu'il ne serait pas un mari câlin ou très communicatif. Je l'ai accepté. Or, désormais, ce que je ressens, c'est la solitude d'un couple qui ne partage plus rien.

J'ai envie de lui exprimer mon mal-être, de lui crier que je désire sauver notre union, que je l'aime encore profondément, malgré tout. Mais à quoi bon s'il ne veut pas faire d'effort ?

Je me redresse sur mon siège, tentant de soulager mes jambes engourdies. Mes mains glissent sur l'accoudoir pour me stabiliser, mais le mouvement, pourtant furtif, déclenche une réaction immédiate d'Anthony. Son visage se crispe, ses tempes palpitent. Il frappe le volant du plat de sa paume. Ses sourcils froncés, les veines de son cou tendues, il s'écrie :

— Samantha ! Bon sang ! tu ne peux pas faire un peu attention ?

Ma voix chevrote malgré moi :

— Quoi ? Je n'ai rien fait ! Je ne peux pas m'appuyer sur l'accoudoir ? rétorqué-je, sentant la nervosité me gagner.

— Ce n'est pas fait pour ça ! Combien de fois vais-je devoir te dire que c'est fragile ? demande-t-il d'un ton sec.

— Je suis désolée, je voulais juste me redresser. Je n'ai pas de place pour les pieds avec ces sacs. Je peux conduire un peu ?

Il soupire profondément, ses épaules s'affaissent.

— Je vais finir !

Sa voix est ferme, coupante, comme une barrière infranchissable.

Je m'éloigne de l'accoudoir, les mains tremblotantes. J'essuie rapidement les larmes qui menacent de couler de nouveau, mes doigts se crispant sur le tissu de mon jean. Je contemple le paysage défiler par la fenêtre, essayant d'échapper à la brûlure dans ma poitrine. Mes yeux se ferment d'eux-

mêmes, cherchant à repousser le flot de souvenirs qui revient sans cesse.

Je réfléchis à ma vie, à ce que je veux vraiment. Quand il me parle ainsi, je me demande si nous avons encore un avenir ensemble.

Et je me mets à penser à ma jeunesse, à nos débuts, à ce que nous étions et à ce que nous sommes devenus.

Passé

Certains instants nous ramènent vers le passé, non pour échapper au présent, mais pour renouer avec l'insouciance perdue, une autre époque, un autre moi.

Pour terminer mes études, je choisis de rentrer au pôle universitaire de Vichy pour apprendre les métiers de la communication. Malgré mes facilités à l'école et de bons résultats, je peinais à me projeter dans un avenir professionnel. Je souhaitais profiter pleinement de ma jeunesse, me lier d'amitié, sortir et rencontrer l'amour.

Une fois que j'ai obtenu ma licence, j'ai décroché un emploi en tant que chargée de communication dans un centre de formation. Mes tâches consistaient à concevoir, rédiger et diffuser les supports publicitaires, à organiser des événements et gérer les relations presse et digitales.

Appréciant l'indépendance, je pris rapidement mon propre appartement. Les week-ends, et parfois même les jeudis soir, je rejoignais des amis pour danser et m'amuser. Les jeux de boisson rythmaient nos nuits, gagner ou perdre se traduisait de manière identique : par une nouvelle gorgée.

Un de nos repères favoris se trouvait chez Dani, dont la mère travaillait de nuit. Nous envahissions sa petite maison, remplissant chaque pièce de rires et de musique. L'atmosphère vibrante s'accompagnait d'une playlist discrète en fond sonore,

tandis que les conversations se poursuivaient entre deux verres de vin ou une cigarette à la main. L'air, chargé des effluves d'alcool et de tabac, devenait presque étouffant.

L'euphorie montait à chaque éclat de rire ou gorgée d'alcool. La sensation d'appartenir à un groupe, de partager des moments de pure insouciance me faisait sentir vivante.

Lors de ces soirées, c'est Anthony que j'avais remarqué. Il n'était pas du genre à se précipiter pour parler, prenant toujours le temps de réfléchir. Alors que les autres hommes semblaient vouloir briller à tout prix, lui restait calme, mesuré. Cette maturité dégageait une impression de stabilité, quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant. Avec lui, je me sentais en sécurité, comme si rien ne pouvait nous atteindre tant qu'il était présent.

Il avait ce charme naturel, qui ne demandait aucun effort. Ses gestes étaient simples, mais empreints d'une confiance tranquille. Sa posture me fascinait, à la fois celle d'un homme sûr de lui et d'une vulnérabilité à peine perceptible. Ce mélange entre force et douceur éveillait quelque chose en moi. C'est à cet instant que mon cœur commença à battre pour lui, sans que je m'en rende compte.

Au début, nos échanges restaient superficiels ; nous nous croisions sans vraiment parler. Contrairement aux autres hommes que j'avais connus, il ne cherchait pas à me séduire ni à se rapprocher. Cette réserve, presque froide, m'intimidait et m'attirait d'autant plus.

Je savais qu'il venait de temps en temps et j'espérais le voir ce soir-là. Je vivais dans l'Allier et lui dans le Puy-de-Dôme, il parcourait une heure de route pour retrouver ses amis d'enfance.

En arrivant chez Dani, je balayai la pièce au milieu de la fumée de cigarette, des rires des convives et des verres qui s'entrechoquaient. Mon estomac se noua, je ne le trouvai pas. Déçue, je me dirigeai vers le balcon et c'est là que je l'aperçus,

adossé sur un vieux banc peint en blanc, les jambes croisées, contemplant les étoiles. Nous nous retrouvions seuls pour la première fois. Mon cœur battait contre ma poitrine quand je m'installai près de lui. Les éclats de voix nous parvenaient à travers la porte entrouverte, l'assise grinçait au moindre mouvement et je me surpris à frotter doucement ma main contre le bois rugueux.

Je fis tourner délicatement mon gobelet entre mes doigts, les glaçons fondus depuis longtemps. Je remontai le col de ma veste en serrant mes bras contre moi. Un frisson me parcourut tandis que je respirai son parfum avant de souffler :

— Le vent est frais ce soir, c'est agréable, non ?

Anthony acquiesça, un sourire en coin. Il portait toujours ce même pull gris, légèrement usé, un jean bleu et des baskets blanches. Ses cheveux châtain bouclés tombaient sur ses épaules. Il contempla le ciel, ses bras détendus, semblant chercher à voir au-delà des étoiles, puis il murmura :

— Ça change de l'agitation qui règne dans l'appartement.

Nous continuâmes à discuter, à échanger des anecdotes de travail et des souvenirs d'enfance. À mesure que la nuit avançait, nous nous rapprochions et je me laissai captiver par la profondeur de ses yeux verts. Il parlait peu, il choisissait soigneusement ses mots. Je remarquai ses mains posées sur ses genoux, presque figées dans cette tranquillité. J'eus soudain envie de les effleurer et de sentir la chaleur de sa peau, mais je restais immobile.

Il inspira et rompit le silence :

— Tu sembles toujours entourée de monde. Est-ce que tu n'aimes pas parfois être un peu seule, plutôt que d'aller dans ce genre de soirée ?

Sa question me prit au dépourvu. J'hésitai un instant, jouant avec mes doigts sur le bord de ma veste. Finalement, je relevai la tête pour répondre :

— J'aime être entourée, j'ai besoin des autres.

Il hocha le menton, pensif, et murmura :

— La solitude a ses charmes, on apprend à l'apprécier... mais, même le silence peut devenir trop pesant.

Mon cœur s'accéléra sous l'intensité de son regard, comme s'il cherchait à percer mes défenses. À cet instant, je sentis une véritable connexion naître entre nous, malgré nos différences. Je ne savais pas exactement ce qui m'attirait chez lui, il éveillait ma curiosité. Je le trouvais très séduisant ; ses iris accrochèrent les miens. Je ne pensais qu'à en apprendre plus sur lui, sur ce qu'il aimait. Chaque détail le concernant prenait toute son importance.

Finalement, la soirée se termina, et nous nous levâmes pour nous dire au revoir. Je sentis une vague de déception m'envahir, mais je ne laissai rien paraître. Nous échangeâmes quelques mots avant que chacun ne rentre chez soi. Sur le chemin du retour, mes pensées étaient déjà tournées vers le samedi suivant. Ce rendez-vous devenait ma seule obsession.

Pourtant, ce week-end-là, il ne vint pas, sans la moindre explication. J'espérais toujours le croiser les fois suivantes, mais il restait absent. Je n'osais pas demander son numéro de téléphone à ses amis, d'autant que je ne savais même pas s'il en possédait un. À cette époque, j'utilisais un portable à clapet et seulement deux de mes amis avaient Internet. Je m'en servais uniquement au travail, et je n'en voyais pas l'intérêt chez moi.

C'était frustrant, cette attente sans nouvelle. Cette sensation de vide me laissait perplexe. Ma seule option consistait à me rendre directement chez lui, encore fallait-il que je trouve une excuse crédible.

Présent

Anthony décide soudain de s'arrêter pour prendre de l'essence sur une aire d'autoroute. Les familles se pressent dans la station-service et le bruit des conversations, des moteurs et des klaxons crée une véritable cacophonie. Pendant qu'il s'occupe du plein, j'en profite pour m'éloigner. Tandis que j'observe les voitures qui filent rapidement, mon esprit est plongé dans une profonde réflexion, une cigarette à la bouche.

Je jette mon mégot au sol, l'écrasant du bout de ma chaussure. Je m'approche avec prudence, espérant briser cette barrière invisible. Il est accolé contre la portière, le visage fermé, impénétrable. Un café dans une main, il tapote distraitement sur son mobile de l'autre. Chaque mouvement de son doigt contre l'écran me semble une provocation silencieuse. Physiquement, il est là, mais son esprit flotte ailleurs.

Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser rapide sur ses lèvres. Elles sont froides, figées, et j'ai l'impression qu'il ne ressent rien. Je l'observe avec appréhension.

— Je t'aime ! dis-je doucement.

Il relève brièvement les yeux de son téléphone et se gratte la nuque avant de répondre :

— Hum...

Je recule, le cœur battant plus fort, une boule se formant dans ma gorge.

— Hum ? Je te dis que je t'aime, et tu me lances un « hum » ? insisté-je, cherchant désespérément une réaction, un signe qu'il est encore là, avec moi.

Il soupire, passe une main nerveuse dans ses cheveux avant d'ajouter :

— Moi aussi.

Il pousse un souffle léger, à peine perceptible, son index continuant de tapoter l'écran.

— Tu ne m'aimes plus, c'est ça ? continué-je, la voix brisée par l'incompréhension.

Il lâche enfin son téléphone et me jette un regard furtif, agacé. Ses doigts jouent vivement avec le gobelet de café.

— C'est bon, je t'ai dit moi aussi, lance-t-il.

Je baisse la tête, la gorge nouée. L'indifférence dans ses paroles me transperce. Je sens les larmes monter, je refuse qu'il les voie. Sans un mot, je retourne à la voiture et m'assieds sur le siège passager. Il ne fera pas d'effort, c'est évident.

Quand nous nous retrouvons seuls, un creux s'installe entre nous. Je me dis que c'est une mauvaise période et que tout va s'arranger. Toutefois, je n'arrive pas à trouver les bonnes phrases pour lui parler. Je me sens perdue, mal aimée, inexistante. Je ne comprends pas ce qui a changé. Pourtant, je l'aime toujours.

Il s'assied, remet le GPS en marche et reprend la route sans un mot.

Dehors, les paysages se succèdent aussi gris et monotones que mes pensées. Les grands immeubles tagués et les magasins déserts longent la route, reflétant l'ambiance pesante qui règne entre nous. Le silence est oppressant, seulement brisé par Hugo, qui demande parfois si nous sommes bientôt arrivés, ou par Louane qui propose d'écouter de la musique.

Hugo, avec son calme habituel, se plonge dans ses activités sans solliciter personne. Il joue à la Switch, gribouille dans son carnet ou contemple les paysages qui défilent. Quant à Louane, elle passe son temps sur son téléphone, envoyant des messages à ses amies ou prenant des photos.

En rentrant à la maison, les enfants sont contents, bien qu'ils auraient aimé rester plus longtemps à la mer. Ils récupèrent rapidement leurs sacs et montent dans leur chambre.

Anthony se met immédiatement à nettoyer la voiture, dépoussiérant le volant, jetant les papiers de bonbons et de sandwiches que les enfants ont laissés traîner. Je remplis la machine à laver et range les savons et produits de beauté à leur place dans la salle de bains. Louane adore prendre soin d'elle et ses affaires envahissent les placards.

J'observe autour de moi. Nous avons redécoré cette salle de bains l'été dernier, ajoutant des meubles rouges pour réchauffer l'atmosphère créée par les carreaux blancs et froids.

Une fois tout en ordre, chacun retrouve ses habitudes. Anthony s'enferme dans son bureau, il s'absorbe dans ses modèles réduits, penché sur ses maquettes, manipulant les pièces avec une minutie déconcertante. Il aime cette précision, il contrôle chaque détail. Je le respecte pour ça, mais je ne peux m'empêcher de me sentir exclue.

Je m'isole aussi à ma manière, au garage, une cigarette à la main avec smartphone comme seul compagnon.

Je me sens terriblement seule. Voilà des mois, peut-être même des années, que je vis dans cette routine qui m'étouffe. Aujourd'hui, c'est différent. Je ne peux plus ignorer ce gouffre qui se creuse entre nous. J'ai peur qu'il ne m'aime plus, qu'il veuille partir pour de bon.

J'écrase ma cigarette et retourne ensuite dans la cuisine me servir un verre de vin et me détendre.

J'enfourne une pizza surgelée. Je n'ai pas envie de préparer le dîner. Anthony s'est installé devant la télévision, me

tournant le dos. J'aimerais qu'il me voie et me parle, même pour dire des banalités. Je tente d'attirer son attention en mettant la table, mais il reste absorbé par l'écran.

Je me tiens debout près du four, la tête baissée sur mon téléphone, surfant sur Internet. Je cherche des réponses à mes questions : « Que signifie un homme qui parle avec mépris à sa femme ? » ; « Pourquoi mon mari me parle-t-il mal ? » ; « Comment savoir si c'est réellement la fin de notre couple ? ». Les résultats ne sont pas très réconfortants, cependant, je m'accroche à l'idée qu'il existe une explication logique à son comportement.

Louane me rejoint et me dépose sur le plan de travail un mot d'absence à signer pour l'école.

Ne trouvant pas de stylo, je me rends dans le bureau d'Anthony. Son smartphone, en mode avion, est branché sur le chargeur. Une vague de curiosité me pousse à le déverrouiller, mais je suis bloquée par un code. Depuis quand en utilise-t-il un ?

Je sors de ma réflexion en entendant Anthony, toujours sur le canapé, proposer aux enfants :

— On mange des nouilles chinoises crues tranquillement devant la télé ?

— Trop bien ! Quel film regarde-t-on ? s'exclame Hugo, visiblement ravi.

— Charlie et la chocolaterie ! annonce Anthony, enjoué.

Je les observe s'installer devant le film tout en grignotant. Je ne suis pas invitée, et cela ne gêne personne. Je n'ai pas l'habitude de m'installer sur le canapé, j'ai tant de choses à terminer que je ne trouve pas le temps de m'y poser.

Une fois que la pizza est cuite, je leur apporte un plateau et j'en avale une part rapidement. Je m'occupe ensuite d'étendre le linge dans la salle à manger. Je programme une autre machine de couleur et je retourne au garage fumer une cigarette

avec mon verre. Le sous-sol est l'endroit où je peux penser, rêver ou pleurer en paix.

Je prends le carnet dans lequel je note habituellement des inspirations de cadeaux pour les anniversaires et Noël, des listes de courses, ou des tâches à accomplir. J'essaie de me changer les idées en vérifiant que je n'ai rien oublié.

La soirée avance, et plus le temps passe, plus je me sens mal. J'écrase vivement ma cigarette dans mon vieux cendrier en forme de canard. Mes paupières deviennent lourdes et je ne peux pas aller me coucher sans avoir crevé l'abcès. Je scrute mon écran. La seule option discrète est de lui écrire. Je ne sais pas quels mots choisir. Mes doigts tapotent, effacent, puis recommencent. Finalement, je me décide et envoie ce message :

Samantha :

Je ne sais pas ce qui t'arrive, je n'en peux plus, je vais partir.

Je reste au garage, accoudée contre la voiture, attendant une réponse. Quinze minutes plus tard, je craque et lui envoie un nouveau message :

Samantha :

C'est insupportable de rester dans l'ignorance et de ne pas se parler, je vais vraiment partir.

J'attends dix longues minutes avant de me décider à remonter. Il est encore devant la télévision. Je vérifie dans le

bureau ; son smartphone n'est plus là. Il a dû lire mes messages.

Je traverse le couloir pour rejoindre notre chambre. Ce qui me tient le plus à cœur, c'est d'engager une conversation avec lui pour qu'il perçoive mon désarroi. Je repasse devant lui avec une valise or, il ne tourne toujours pas la tête.

Je prends mon trousseau de clés, sors, et m'enferme dans la voiture. Les larmes coulent tellement que je ne peux pas conduire. Je pense aux derniers jours, à tout ce qui s'effondre autour de moi.

Furieuse, je lui renvoie un texto bref et sec :



Samantha :
Je pars !

Il finit par me rejoindre. Il ouvre brusquement ma portière, ses mouvements impatients trahissant son agacement. Il me lance fermement :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne me sens pas bien, il faut qu'on parle, lui dis-je, les joues mouillées de larmes.

Il contourne la voiture et s'assied à côté de moi. Ses yeux évitent soigneusement les miens. Son regard se perd sur l'horizon, les doigts crispés sur ses genoux, avant de lâcher, d'un ton exprimant de la lassitude :

— Tu ne crois pas qu'il serait temps qu'on se sépare ?

Mon souffle se coupe, l'air semble disparaître d'un coup. Mes mains se lèvent mécaniquement pour cacher mon visage, un geste instinctif pour me protéger de la violence de ses paroles. Mes jambes flageolent.

— Vraiment ? On en est là ? dis-je, la voix étranglée par la colère.

Il détourne le regard.

— Ça fait un moment que ça ne va plus, on ne se parle plus, on ne s'entend plus. Ça me rend malade.

Je tente de respirer, ma poitrine se serre.

— Tu as rencontré quelqu'un d'autre, c'est ça ? demandai-je, la rage et la tristesse déformant mes traits.

Mes larmes coulent abondamment sur mes joues.

— Écoute, je suis perdu. Je ne ressens plus les mêmes sentiments qu'avant. Je crois que je ne suis plus capable de te donner l'amour dont tu as besoin. Je vois que tu es malheureuse, et je n'en peux plus, dit-il d'un ton résigné.

Mes entrailles se nouent.

— Non ! J'ai accepté notre relation comme elle est depuis longtemps. C'est autre chose le problème. Tu as quelqu'un ? demandé-je, les lèvres tremblotantes.

Mon esprit s'emballe à l'idée qu'il pourrait y avoir une autre femme. Est-ce la raison de cette distance ? Une pointe de panique s'empare de moi.

— Je n'ai personne, répond-il fermement.

— Je ne peux pas y croire... dis-je entre deux sanglots.

— Que veux-tu que nous fassions ? Regarde les couples dans la rue ! Tu vois comment ils sont ? s'exclame-t-il, exaspéré.

Je laisse tomber ma tête contre le volant, le mouillant de mes larmes.

— Quand je les observe dans la rue, se tenir la main, s'embrasser sans gêne, s'aimer, je me dis que j'aimerais qu'un homme me tienne par la taille et soit fier de marcher à mes côtés. Je lui avoue, ma voix brisée.

Il se tourne enfin vers moi et, cette fois, il me dévisage.

— Tu vois ! Moi, je ne suis pas démonstratif, je ne sais pas m'y prendre. Et puis, tu es la première femme que j'ai connue, je n'ai eu personne avant toi. Je crois que j'ai besoin de vivre autre chose.

— T'imagines-tu déménager et lâcher tout ce qu'on a construit ensemble ? Tout recommencer à zéro ?

— Tu es dans le déni, Sam, je ne peux pas continuer comme ça. Je vais me coucher, ajoute-t-il, manifestement décidé à clore la conversation.

Je me sens étourdie, le sol se dérobe sous mes pieds.

Il sort de la voiture, et je le suis. La maison est plongée dans le noir, les enfants sont déjà au lit. Sans un mot, il se dirige vers la chambre. Je le rejoins, impossible de fermer les yeux.

L'idée de tout perdre me terrifie, et pourtant, une part de moi sait que je dois affronter cette réalité, aussi brutale soit-elle. Dans ce moment de détresse, mon esprit cherche instinctivement un refuge, un endroit où m'évader, même brièvement, pour échapper à cette douleur. Alors, mes pensées m'emportent loin, vers un souvenir enfoui, un temps où tout paraissait plus simple, plus léger.

Passé

Je savais où Anthony vivait. Il m'avait décrit une ruelle de Clermont-Ferrand que je connaissais bien, notamment pour un libraire d'occasion que j'aimais fréquenter. Même si ma passion pour la lecture s'estompait avec le temps, elle demeurait l'un de mes plaisirs favoris. Ce quartier possédait un charme particulier, avec ses commerces modestes et ses pavés gris.

Ce jour-là, je rendais visite à Julie, l'une de mes meilleures amies, installée à Clermont-Ferrand après avoir quitté l'Allier pour suivre son compagnon, Grégory. Depuis la naissance de leurs jumeaux, Killian et Matteo, elle n'avait pas repris le travail. Son mari, un peu macho, préférait qu'elle reste au foyer.

Dès mon arrivée, l'atmosphère « bébé » se faisait sentir. Des jouets, des bodies et des compotes jonchaient leur grande maison blanche et moderne. L'air exhalait l'odeur douce et reconnaissable des tout-petits, ce mélange de lait, de savon et de poudre pour nourrisson.

Blonde, avec de longs cheveux, souvent en bataille depuis la naissance des jumeaux, elle dégageait malgré tout un charme naturel. Ses dents légèrement écartées lui donnaient une ressemblance avec Vanessa Paradis. Malgré ses cernes marqués et son regard bleu alourdi par la fatigue, son sourire

joueur et sa bonne humeur transparaisaient, illuminant son visage.

Elle m'accueillit et m'enlaça avec son énergie habituelle. En la tenant contre moi, je reniflai l'odeur subtile de lait et de couches qui l'enveloppait, vestiges des nuits blanches et des tétées.

Elle recula pour observer ses deux garçons allongés dans leur parc, puis se tourna vers moi avec un sourire fatigué.

— Je suis tellement contente de te voir, tu n'imagines pas ! Enfin, parler d'autres choses que de couches, de bébés... Je n'en peux plus des nuits blanches.

Elle passa ses mains sous ses paupières en soupirant. Ses gestes trahissaient à la fois son épuisement et son amour profond pour ses enfants.

— Je les aime si fort... Je n'arrive même pas à les câliner avec tout ce que j'ai à gérer. Heureusement que je ne suis pas en poste, sinon je serais en dépression ! Regarde ces poches sous mes yeux !

Je l'observai de plus près, un éclat amusé dans son regard.

— Tu n'as pas de poches, tu es belle ! la rassurai-je. Il faut juste que tu prennes l'air, que tu sortes un peu. Arrête de rester enfermée avec tes petits !

Elle baissa un instant les yeux vers ses pieds, avant de relever la tête avec un sourire timide.

— J'ai peur qu'ils attrapent froid, avoua-t-elle à voix basse. Le mois dernier, Killian a eu une bronchiolite ! Je n'ai pas dormi pendant huit jours !

— Ce que je veux dire, insistai-je en posant ma main sur la sienne, c'est que tu dois penser à toi. Greg, quand est-ce qu'il arrive ?

— Il aurait dû finir à cette heure-ci, répondit-elle en vérifiant l'horloge. Il rentre directement en principe. Mais dès qu'un des garçons émet un son, il trouve une excuse pour aller au bar. C'est une catastrophe, je gère tout, toute seule.

Je hochai la tête, comprenant sa frustration.

— Tu lui as déjà laissé les petits tout seul ?

Elle secoua la tête énergiquement.

— Je ne peux pas, j'ai trop peur de les abandonner.

— Il le faut ! insistai-je en me penchant vers elle. Tu dois lui permettre de profiter de ses garçons, il doit apprendre à accepter les pleurs, seul avec eux.

— En plus, ils ne dorment pas ! se plaignit-elle en levant les bras au ciel. Vingt minutes à peine pour la sieste et, la nuit, toutes les deux heures. Quand l'un se réveille, l'autre s'y met aussi.

— Même si je n'ai pas d'enfants, je te comprends.

Je l'observai avec bienveillance.

— Quel âge ça leur fait déjà ?

— Six mois et deux jours ! répondit-elle, un brin de fierté dans la voix.

— Ne t'en fais pas, lui dis-je en la serrant affectueusement par les épaules. Ils vont vite grandir, le temps s'enfuit à toute vitesse ! Et toi, tu ne dois pas t'user.

Elle resta silencieuse un instant, son regard se perdant dans le vide.

— Si ça te dit, proposai-je, on attend Greg et on part se promener. J'ai un truc à régler, tu vas venir avec moi.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais je levai la main pour l'interrompre.

— Tu dois sortir ! continuai-je avec fermeté. Fais-lui confiance, c'est leur papa ! Il doit apprendre ! On lui prépare tout ce qu'il faut et, quand il arrive, on s'en va. Ça lui fera les pieds !

Julie esquissa un sourire hésitant, puis hochai la tête.

— Je te le demande comme un service, insistai-je en joignant les mains. J'ai besoin que tu viennes avec moi. On ne se voit pas souvent, s'il te plaît !

Elle soupira, puis se redressa brusquement.

— On essaie, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine. Je prépare tout. Juste une heure ! Et tu as vraiment intérêt à me faire rire !

— Je vais tout faire pour ! répondis-je en riant. Enfin, on verra. Mon objectif est d'abord de te sortir de cette maison au moins une heure. Et puis, j'ai besoin de toi pour un truc...

Le bruit de la porte d'entrée m'interrompit.

Grégory arriva du travail, torse bombé, montrant sa virilité. Je le laissai se déchausser et poser ses affaires, attendant qu'il me remarque. J'enchaînai afin d'éviter qu'il ait le temps de réagir :

— Dis-moi, j'ai besoin de Julie une petite heure, c'est important. Je te l'embarque, on te laisse t'occuper des jumeaux.

Je fis signe à Julie de prendre le relais et de rapidement lui communiquer les instructions.

— Qu'est-ce que... balbutia-t-il, surpris.

— Mon chéri, il va falloir que tu donnes à manger aux bébés et que tu leur changes la couche, expliqua Julie en pointant le sac à langer. Je reviens vite, il n'y a pas pour longtemps. Je t'ai tout préparé.

Il observa ses enfants installés chacun dans son siège en attente de leur biberon.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? C'est grave ? demanda-t-il, inquiet. Où vas-tu ?

Julie m'adressa un signe d'hésitation. Je pris les devants.

— Ne t'inquiète pas, répondis-je avec un sourire rassurant, c'est un truc de fille. On y va, Julie ?

— Attends, Greg, ajouta-t-elle en se tournant vers lui. Les biberons sont presque prêts. Laisse-les refroidir cinq minutes, puis vérifie la température en versant un peu sur ta paume ou en goûtant, si tu veux. Ensuite, tu pourras les donner aux bébés si ce n'est pas trop chaud. Installe-toi sur le canapé, c'est plus simple.

Il hésita quelques secondes, ouvrant la bouche pour parler, mais elle ne lui en laissa pas le temps. Elle l'embrassa rapidement et se précipita vers la sortie en me faisant signe de la suivre.

— À tout à l'heure, mon chéri ! lança-t-elle en claquant la porte.

— Tu fais vite ? cria-t-il, un brin désespéré.

Nous éclatâmes de rire en sortant, la liberté retrouvée pour un court instant.

Nous montâmes dans ma voiture ; je pris le volant et m'empressai de démarrer avant qu'elle ne change d'avis. Elle fixa sa maison sans détourner le regard en attachant sa ceinture. J'imaginai qu'elle s'attendait à voir son compagnon sortir en courant pour l'appeler à l'aide.

À présent impliquée dans mon histoire, je lui exposai rapidement ma démarche.

— Alors voilà, je t'explique : je crois que j'ai craqué pour un mec. Et j'ai envie de le voir. Je veux juste savoir où il habite pour le moment. Rien de plus.

— Pourquoi ne l'appelles-tu pas ? Je ne comprends pas tout là...

Je lui racontai en chemin que je ne le voyais plus depuis plusieurs semaines et ce que je ressentais.

Nous traversâmes la rue qu'Anthony m'avait décrite, une rue semi-piétonne qui descendait de la place Gaillard jusqu'au quartier Saint-Alyre. On y trouvait beaucoup de commerces fermés ou en liquidation. La rue, pavée de petites pierres grises, abritait un bureau de tabac, une boulangerie, un tatoueur, un réparateur d'électroménager et une couturière. Les devantures en bois fatiguées et les vitrines poussiéreuses ajoutaient au charme désuet de ce quartier. La façade de son immeuble, en pierre, se distinguait par son air un peu plus soigné. Elle dégageait une robustesse ancienne, typique des bâtiments de Clermont-Ferrand.

— Que comptes-tu faire une fois que nous aurons trouvé ?
me demanda-t-elle avec un sourire malicieux.

— Je m'allongerai sur son palier jusqu'à ce qu'il ouvre la porte !

Elle éclata de rire en m'écoulant.

Nous nous garâmes un peu plus loin et flânâmes devant les boutiques. Tout autour de nous, des passants discutaient, des bus passaient de temps à autre, créant un fond sonore constant, ponctué par le bruit des talons sur les pavés.

Soudain, son mobile sonna. Elle répondit, un œil fixé sur moi tout en parlant d'une voix douce et rassurante à Grégory.

— Dans la chambre, mon amour, dans le tiroir de la commode. Non, pas la nôtre, celle des enfants !

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge de la cathédrale au loin.

— Attention, ne les laisse pas sans surveillance et ne t'éloigne pas de la table à langer, ils se retournent facilement maintenant et ils peuvent tomber.

Elle soupira discrètement, une légère tension marquant ses traits.

— Killian ne cherche qu'à se mettre sur le ventre, sois vigilant s'il te plaît.

Ses prunelles croisèrent brièvement les miennes, reflétant un mélange de fatigue et de tendresse.

— Oui, je rentre bientôt, profite un peu de tes enfants.

Julie esquissa un sourire amusé.

— Oui, je sais que Mathéo se dandine comme un escargot géant, allez, il faut que je te laisse. À tout à l'heure.

Elle raccrocha en soupirant, glissant son téléphone dans sa poche. Elle semblait soulagée et inquiète à la fois.

— Ça fait du bien !

— Oui. Et pour lui aussi c'est bien, j'en suis vraiment persuadée !

Elle pouffa de rire. Je me demandai si c'était nerveux.

Nous arrivâmes enfin devant une porte verte, simple et discrète. Trois boîtes aux lettres grises se dressaient côte à côte le long du mur. La première appartenait à un petit commerce fermé, la seconde au kinésithérapeute d'à côté et la troisième portait l'étiquette soignée d'Anthony Deman, écrite à la main.

Je crispai les poings, les ramenant contre ma poitrine, et mes yeux s'illuminèrent.

— Bingo ! C'est ici ! lançai-je, un sourire éclatant.

Elle resta plus réservée.

— Quelle est la prochaine étape ? On rentre ?

— Pas maintenant, attends !

Je jetai un coup d'œil à la vieille porte en bois massif, aussi solide que la façade en pierre qui la protégeait. J'appuyai sur la sonnette du kinésithérapeute et un bruit de déverrouillage se fit entendre, déclenchant une vibration. Je poussai délicatement la porte et fis signe à Julie de me suivre.

Nous montâmes au premier étage en silence. L'entrée rouge ressortait dans le couloir sombre. Son nom, soigneusement inscrit sur une petite étiquette encadrée, apparaissait, tout comme sur la boîte aux lettres. Je me penchai, collant mon oreille contre le battant. Mon pouls s'accéléra. Une voix féminine résonnait, me figeant sur place. Mon estomac se serra. Elle leva un sourcil interrogateur.

— Qu'est-ce que tu fais ? me chuchota-t-elle.

Je lui fis signe de se taire et écoutai attentivement. La voix de la femme, déformée et étouffée par les cloisons, me parvint. Puis je réalisai : il s'agissait de la télévision.

Je laissai échapper un long soupir de soulagement. Mes épaules se détendirent, mais une sensation d'angoisse subsistait au fond de moi. Pourquoi étais-je si nerveuse ? Mon esprit s'emballait, oscillant entre l'excitation de l'avoir trouvé et la peur qu'il ait rencontré quelqu'un d'autre.

— On ferait mieux de partir, souffla-t-elle, explorant les environs.

Avant que je ne puisse répondre, la lumière automatique s'éteignit, nous plongeant dans le noir. Elle poussa un cri de surprise, et je tentai de l'interrompre d'un geste.

— Chut !

Des bruits de pas se firent entendre derrière la porte. Le cœur battant, je lui pris le bras et l'entraînai en courant vers les escaliers. Toutefois, au lieu de redescendre, nous nous dirigeons instinctivement vers le grenier. Nous montâmes les marches deux par deux jusqu'à trouver une porte entrebâillée. Sans réfléchir, je la poussai légèrement et nous nous glissâmes dans une petite pièce poussiéreuse.

— On va se cacher là, murmurai-je.

Elle me dévisagea, l'air de me prendre pour une folle.

— Tu es sérieuse, Samantha ?!

Le parquet craquait sous nos pieds, nous avançons lentement, chacun de nos pas pouvait révéler notre présence. La pièce ne contenait que des cartons. Je la traversai et marchai jusqu'à la petite fenêtre qui donnait sur la rue. En bas, les passants circulaient sans se douter de ma présence, cachée derrière des vitres couvertes de saleté. La lumière était à peine suffisante et l'air était empreint d'une odeur de poussière.

Elle éternua bruyamment. Je la fusillai du regard.

— Chut ! On va se faire repérer !

Puis, nous entendîmes la porte en bas s'ouvrir, suivi d'un grincement. J'écoutais des pas sur le palier, ainsi que le bruit de la télévision venant de l'appartement, mais tout se tut subitement.

Pour nous cacher, nous nous accroupîmes chacune dans un coin de la pièce tout en nous tenant la bouche pour ne pas rire. La situation devenait à la fois ridicule et tellement drôle. Nous tentions de faire le moins de bruit possible quand elle pouffa.

— Arrête ! lui chuchotai-je.

— Tu n'as pas entendu ?

— Entendu quoi ?

— J'ai entendu un bruit étrange.

— Quel bruit étrange ?

— Quelqu'un a pétié !

Je faillis éclater de rire, mais je me retins.

— Pff, arrête, je n'ai rien entendu. Mais, il risque de nous entendre et ce sera gênant pour moi.

Elle se marrait en pressant son foulard vert contre sa bouche.

Je ne voulais surtout pas me retrouver nez à nez avec Anthony dans son grenier.

— Il nous a entendues, c'est certain !

— Arrête, Julie, ne raconte pas des bêtises s'il te plaît. J'ai trop peur là !

Je souriais, toutefois, au fond de moi, je n'étais pas fière.

Le calme était complet, j'imaginai Anthony figé sur place pour écouter. Que faisait-il ?

Julie pouffa, une joie incontrôlée qu'elle essaya de camoufler en appuyant son foulard très fort contre sa bouche.

Je me mordis les lèvres, chacun de mes muscles se crispait. Mon corps réclamait de l'action. Je me frottai le front, j'angoissais. Je la fixai avec insistance pour qu'elle arrête de rire.

Je pouvais sentir mon pouls jusqu'au bout de mes doigts.

Tout à coup, nous entendîmes la porte grincer à nouveau et se refermer. Je fermai les paupières, soulagée, quand la sonnerie du téléphone de Julie retentit encore une fois. Je lui ordonnai en chuchotant :

— Ne réponds pas Julie !

— Il faut que je décroche, c'est Greg, c'est sûrement important !

— Attends qu'on redescende !

— Je ne peux pas attendre, je dois répondre !

Elle décrocha en parlant à voix basse. Je pouvais écouter toutes les paroles de Gregory, à tel point qu'on aurait dit

qu'elle avait mis le haut-parleur. Il lui proposait de profiter d'un moment à deux, maintenant que les enfants dormaient.

— Oh ! mon chéri, tu es trop mignon, dit-elle en riant.

Il lui demanda pourquoi elle chuchotait, mais elle se contenta de sourire.

— J'arrive vite, je t'expliquerai tout. C'est drôle, Samantha me fait faire n'importe quoi !

Elle raccrocha rapidement.

Nous nous dirigeons alors vers la sortie, le dos courbé, dans l'espoir de rester discrètes. Soudain, elle trébucha sur un carton.

— Tu ne peux pas surveiller où tu mets les pieds ? lui dis-je en marmonnant.

— Je te jure, tu me fais faire de ces choses ! C'est bien toi !

Nous descendîmes les marches en pierre, plongées dans l'obscurité, la lumière ne s'activant qu'à l'approche du palier. Arrivées en bas, une lueur vive jaillit, nous aveuglant un instant. Et là, Anthony apparut devant moi, si proche que j'en eus le souffle coupé. Il ne paraissait pas effrayé, plutôt intrigué, ses yeux scrutant les alentours avec attention. Il nous observait, les poings fermement posés sur les hanches. Mon cœur se serra, et je me sentis vaciller.

Présent

Ce matin, je reste au lit jusqu'à midi, incapable de trouver la force de me lever. L'annonce de son souhait de séparation, hier, me laisse complètement abattue. Je n'ai presque pas dormi, passant la nuit à ressasser tout ce qui s'est effrité entre nous au fil des ans.

Je repense à ces mois où nous nous sommes lentement éloignés l'un de l'autre.

Sans m'en rendre compte, je me suis enfermée dans une bulle, accaparée par mon travail et les tâches quotidiennes, oubliant que j'étais aussi une femme, pas juste une mère ou une dirigeante. Le soir, en rentrant, après avoir géré la maison et les enfants, je n'aspirais qu'à une chose : être seule avec un verre de vin pour reposer mon esprit. Pendant ce temps, Anthony s'isolait dans son bureau, perdu dans ses modèles réduits.

Je réalise maintenant que j'ai contribué à la distance qui s'est installée entre nous. Lorsqu'il venait dans la cuisine, je trouvais toujours un prétexte pour qu'il sorte, préférant m'occuper des choses à ma manière. Quand il aidait les enfants avec leurs devoirs, j'intervenais dès qu'il perdait patience, prenant sa place. Il s'impliquait dans les tâches ménagères. Pourtant, jamais satisfaite, je recommençais derrière lui. C'est vrai, il ne gérait pas les factures ni la paperasse. Cependant, il emmenait les enfants chez le docteur ou le dentiste, même s'il

ne coordonnait pas les rendez-vous. Il se déplaçait pour eux et c'était déjà bien.

Anthony me sort de mes réflexions en rentrant dans la chambre, visiblement mal à l'aise.

— Les enfants ont faim, ils t'attendent à table, dit-il d'une voix hésitante.

Je ne bouge pas, absorbée par le vide devant moi.

— Tu devrais venir, insiste-t-il, presque maladroitement.

— Ne m'attendez pas, je n'ai pas faim, murmuré-je le ton brisé.

Je me lève sans un mot, le laissant s'éloigner, me forçant à penser à mes enfants. Ils ne doivent pas voir ma détresse.

Sous la douche, l'eau chaude apaise pour un temps mes muscles tendus. Je me contemple dans le miroir embué. Les larmes et la fatigue ont rougi mes yeux et des cernes marquent mes traits.

Il est temps de me reprendre en main, pour nous et pour moi-même. Je suis jeune, je peux changer les choses.

En m'approchant de la salle à manger, une odeur de café refroidi flotte dans l'air. Louane pianote sur son smartphone, tandis qu'Hugo laisse courir son crayon sur une feuille. Malgré leurs gestes anodins, leurs œillades furtives trahissent leur inquiétude.

Nous devons, comme dans tout couple, apprendre à nous parler pour de bon et ne pas nous braquer. J'attends la fin de la journée, que les enfants partent dans leur chambre et qu'il s'installe devant la télévision. La lumière tamisée projette des ombres mouvantes sur les murs. Je m'avance et m'assieds à l'autre bout du canapé, n'osant pas trop m'approcher.

Mes mains sont moites et vacillantes, je les frotte nerveusement sur mes genoux. Il regarde l'écran sans sembler intéressé par ce qu'il y voit. Mon corps frissonne, l'envie de pleurer monte, je m'efforce de garder le contrôle.

Je l'observe avec tristesse et lui révèle mes réflexions de la nuit :

— On est devenus parents et nous avons mis notre couple de côté. On a laissé les responsabilités et la routine prendre le dessus. Dans ce rôle de mère, j'ai oublié que j'étais aussi une femme.

Ma voix se brise un instant, je respire un grand coup avant de continuer.

— On va essayer. On doit trouver une solution pour la garde des enfants, afin qu'on puisse sortir ensemble, peut-être un soir ou un week-end.

Ses yeux s'arrondissent.

— Que souhaiterais-tu faire ?

— Peut-être, aller au restaurant ou organiser une activité en extérieur, par exemple.

Il croise les bras et reste stoïque.

— Si tu veux.

Mon cœur se calme, une lueur d'espoir naît en moi. Ses réponses sont brèves, mais il n'est pas totalement fermé.

— Je ferai tout pour me remettre en forme, perdre du poids, réduire mes heures supplémentaires et ce qui est nécessaire pour te plaire à nouveau.

J'avance vers lui avec prudence et lui demande :

— Est-ce que je peux te prendre la main ?

Il ne réagit pas immédiatement et je reste anxieuse. Toutefois, je perçois un changement sur son visage. Il finit par sourire.

— Bien sûr que tu peux me prendre la main.

Il demeure indécis, mais il décroise les bras et les jambes. Je m'approche de lui et saisis timidement ses doigts. Il referme sa paume sur la mienne en poussant un soupir, que j'interprète tel un soulagement.

— Je ne peux pas te promettre que cela va revenir, murmure-t-il.

À ce moment, Louane entre dans le salon, s'arrête, en nous voyant proche l'un de l'autre, puis fait discrètement demi-tour, en se mordant la lèvre. Hugo apparaît à son tour, un dessin à la main. Il marque une pause avant de venir s'asseoir à côté de nous, posant sa tête sur mon épaule. Il reste silencieux, mais sa présence m'assure de son soutien indéfectible.

Je sais que ce n'est qu'un début, que le chemin sera long et difficile. Cependant, en sentant la main d'Anthony dans la mienne, entourée de mes enfants, je me sens prête à tout pour sauver notre famille.

À travers ces moments, des souvenirs de notre première rencontre imprévue me reviennent. Comme un signe que notre histoire ne se terminerait pas sans un dernier chapitre à écrire ensemble.

Passé

Anthony me reconnut tout de suite. Je ne pouvais pas prononcer un mot, gênée. Julie se tenait derrière moi, c'est elle qui parla en premier.

— Salut, moi, c'est Julie. Enchantée !

Je tournai la tête vers elle, la bouche ouverte, espérant qu'elle trouverait une excuse plausible. Puis elle commença à descendre les escaliers lentement.

— Bon, Samantha, ce n'est pas que je veuille me défilier, mais je t'attends en bas !

Waouh la copine ! Je n'en revenais pas !

Je me retrouvais seule face à lui, rouge comme une tomate, incapable d'émettre le moindre son. Lui non plus ne parlait pas, ce qui rendait la situation plus embarrassante. J'imaginai déjà notre histoire, qui n'avait même pas commencé, finir là, sur ce palier. Malgré tout, je ne vis pas de colère sur son visage, seulement de l'incompréhension.

— Salut ! Ah tiens, tu habites ici, toi ? On cherchait le kiné, on ne trouvait pas...

Je sentis mes joues chauffer de plus belle et ma bouche devenir pâteuse.

— Dans le grenier ? répondit-il en haussant un sourcil, l'air perplexe.

— On ne trouvait pas et... voilà, c'est tout, on s'est égarées, balbutiai-je, le cœur battant à tout rompre.

— Je n'ai jamais vu personne se perdre dans un immeuble avec deux appartements et un grenier, dit-il, un brin moqueur.

— On s'est trompées de porte, puis la lumière s'est éteinte. Julie a eu peur et tout est allé très vite. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement, continuai-je, la gorge serrée.

Je compris qu'il ne me croyait pas. Toutefois, il esquissa un sourire.

— Est-ce que cela te ferait plaisir que je te dise qu'en réalité je voulais te revoir ? lançai-je, mi-blagueuse, mi-sérieuse.

Il baissa les yeux, un peu mal à l'aise, en frottant son pied droit contre le sol.

Puisque tout semblait déjà perdu, autant tenter ma chance...

— Je ne savais pas si tu serais content de me voir et, en plus, je suis avec une amie que tu ne connais pas. Ensuite, elle s'est mise à crier et j'ai vraiment paniqué, ajoutai-je, mes mots se brisant sous l'émotion.

Mon souffle se coupa. J'inclinai la tête, honteuse.

— Je sais, c'est nul, murmurai-je, à demi vaincue.

Il resta silencieux quelques secondes, qui me semblèrent une éternité. Puis, il finit par parler d'une voix douce.

— Tu voulais me revoir ?

Je réfléchis un instant. De toute façon, j'étais démasquée, autant que j'avoue.

— Ça fait plusieurs semaines qu'on ne s'est pas croisés, tu ne viens plus voir les copains, donc je me demandais si tu allais bien.

Julie, qui m'attendait en bas, cria dans la cage d'escalier.

— Samantha, je suis désolée, il faut que tu me ramènes vite ! Greg m'a appelée, les jumeaux pleurent, il n'arrive pas à les calmer. Je suis inquiète, je dois rentrer !

Je m'approchai de la rambarde pour qu'elle m'entende mieux.

— J'arrive ! Deux minutes s'il te plaît !

Je me tournai de nouveau vers lui.

— Pardon, je dois y aller, mais j'aimerais bien te revoir. Maintenant que je suis devant toi... je la ramène et je reviens discuter ?

Il sembla dubitatif, surpris par ma demande, toutefois, après un coup d'œil à sa montre, il acquiesça en souriant.

Je dévalai les escaliers pour rejoindre Julie. Nous courûmes jusqu'au parking en riant de la situation absurde dans laquelle je m'étais retrouvée. Je me sentais soulagée d'avoir trouvé une excuse pour revenir lui parler.

— Je suis dégoûtée ! Quelle honte ! Qu'est-ce que je vais lui dire ?

Julie rit, s'impatientant au feu rouge.

— Merci pour ce moment de rigolade, ça m'a fait du bien. J'ai l'impression d'être une gamine de quinze ans, c'est génial. J'espère qu'il s'en sort avec les enfants.

— J'ai la boule au ventre, j'espère que je n'ai pas tout fichu en l'air...

— Ne t'en fais pas, me rassura Julie.

— Je ne sais pas si je vais trouver les bons mots ou avoir le courage de lui dire que je l'aime bien. Et surtout, j'ai tellement peur que cela ne soit pas réciproque.

— Samantha, ne t'inquiète pas. Quand il nous a vues, il ne regardait que toi.

— Oh, j'espère que tu as raison. Merci ma Julie !

Je la déposai chez elle, vérifiai que tout allait bien avec les jumeaux, puis je repartis immédiatement pour le rejoindre. Le trafic en heure de pointe rendait le trajet long et stressant, mais je finis par trouver une place près du centre-ville. Je marchai rapidement et avec la chaleur, je devais calmer mon allure pour éviter de transpirer.

Une fois arrivée, j'appuyai sur l'interphone. Pas de réponse. Je sonnai alors chez le kinésithérapeute, et la porte s'ouvrit.

Je montai les escaliers en appréciant la fraîcheur de l'immeuble. La tension dans mes épaules commençait à se dissiper et je sentis un léger frisson de soulagement parcourir ma peau. Mon cœur battait encore un peu trop vite après le trajet. Une douce odeur d'encens flottait dans l'air, tandis que la chanson « Lola » de Renaud résonnait faiblement depuis l'intérieur.

Je poussai la porte de son appartement entrouverte. Mon estomac se noua à nouveau en le voyant, perdu dans ses pensées devant le réfrigérateur, fredonnant joyeusement. Je toquai pour signaler ma présence et il se redressa avec un sourire.

— Ah te voilà ! Entre !

Il paraissait m'attendre, ce qui me réjouissait.

J'avançai timidement dans la pièce. Sur la vieille cuisinière à gaz, des petites saucisses chauffaient dans une casserole. Il sortit deux gobelets et les posa sur la table en verre, montée sur un pied en fer forgé.

— Qu'est-ce que tu veux boire ?

— As-tu une bière ?

Il égoutta les saucisses, prit deux bières et me fit signe de le suivre dans le salon.

— Tu n'as rien prévu au moins ce soir, j'espère ? J'arrive là, dans ton grenier...

Il rit, l'air détendu.

— Rien de planifié. Et en effet, c'est assez original comme entrée en scène.

Sa voix douce me mettait à l'aise mais je ne pouvais pas m'empêcher de sentir une pointe de nervosité.

— Tu m'en veux ? demandai-je en cherchant à capter son attention.

Il haussa les épaules, un sourire amusé au coin des lèvres.

— Pourquoi t'en voudrais-je ? C'est un peu bizarre. Tu aurais pu aussi m'appeler ou m'envoyer un texto. On a des téléphones portables maintenant.

Je me frottai la nuque, embarrassée.

— Tu as raison, je ne sais pas ce qui m'a pris, sûrement la timidité. Je n'ai pas osé faire plus simple.

Il secoua la tête avec un sourire bienveillant.

— Ne t'inquiète pas, je comprends.

Nous continuâmes à boire quelques bières et tout vint naturellement. La conversation coulait et la gêne initiale se dissipa. À aucun moment, il ne revint sur ma visite inattendue.

— Il est tard, ça te dit de manger des pâtes devant un film ?

Sa proposition me ravit. Nous nous installâmes sur le canapé, partageant un repas tout en discutant et plaisantant.

Pendant le film, ma main se rapprocha de la sienne et un étrange frisson traversa tout mon corps, lorsque ses doigts frôlèrent les miens. Une envie irrésistible de sentir ses bras autour de moi m'envahit. Nos lèvres se rencontrèrent et ses baisers éveillèrent en moi une sensation de chaleur, croissant au fil du temps.

Le film touchait à sa fin, nous n'y prêtions plus attention.

La soirée se termina dans ses bras, remplie de tendresse. Contrairement à d'autres, il ne chercha pas à aller plus loin, me respectant. Tout était fluide et naturel. Il n'eut même pas besoin de me proposer de rester dormir : il déplia le canapé-lit pendant le film, et nous passâmes la nuit ensemble, blottis l'un contre l'autre. La douceur de sa peau et la chaleur de ses mains m'apaisaient. Je me sentais en sécurité, avec des papillons dans le ventre.

Le lendemain matin, je me réveillai doucement, inquiète de l'état de mes cheveux. Je me frictionnai le visage, tentant d'émerger. J'entendis le bruit de la vaisselle accompagné du joyeux sifflement d'Anthony. Je le rejoignis en me frottant les

paupières. Des croissants et du jus d'orange attendaient sur la table.

— Si tu veux, la salle de bains est là, dans le couloir.

En rentrant dans la salle de bains, je m'approchai du meuble. Je me contemplai dans le miroir, le mascara coulant sur mes joues et des cernes noirs entourant mes yeux.

— Tu peux prendre une serviette dans le placard, cria-t-il de la cuisine.

Je ne pus m'empêcher d'observer autour de moi et je trouvai sur le lavabo deux brosses à dents, deux peignoirs de douche et une crème pour la peau. De toute évidence, une autre personne paraissait vivre dans cet appartement.

En sortant, il m'accueillit avec un café. Le canapé-lit plié, la pièce rangée. Nous échangeâmes un regard et j'allumai une cigarette près de la fenêtre. L'atmosphère se transforma.

Il se racla la gorge.

— Écoute... je ne pense pas que ça puisse marcher entre nous. On est trop différents.

Une pression monte dans ma poitrine.

— Tu as une copine, c'est ça ? J'ai vu les deux brosses à dents.

Il éclata de rire, son expression trahissant sa surprise.

— C'est mon colocataire. Il rentre chez ses parents le week-end, j'ai oublié de t'en parler. Lui, il a la chambre et moi, le canapé-lit. Il revient ce soir.

Je me sentis soulagée, même si une légère gêne persistait. Nous en étions aux premiers pas de notre relation, à peine au stade de la découverte mutuelle. Devais-je me retirer ou tenter une approche malgré tout ?

— On n'est pas si différents que ça, non ? On ne se connaît pas vraiment.

Il fixait toujours le sol, se grattant la nuque.

Le temps s'étirait, rendant l'instant inconfortable.

— C'est vrai qu'on ne se connaît pas beaucoup, mais... je ne suis pas sûr de moi. Parfois, je préfère ne pas me lancer dans des choses trop compliquées.

Je me tortillai sur place, tentant de dissimuler mon malaise.

— Si tu me dis que je ne te plais pas du tout, je comprendrais et je partirais. Mais si, l'unique raison, c'est qu'on est différents... ça me semble un peu facile. Je te plais ou pas ?

— Bien sûr que tu me plais...

— Alors qu'est-ce qui bloque ?

Il soupira, hésitant.

— Je n'ai pas confiance en moi, c'est tout. Je préfère ne pas me lancer dans une relation qui pourrait échouer.

Je respirai profondément avant de reprendre :

— Écoute, je vais rentrer chez moi. Je ne vais pas tenter de te convaincre. J'ai envie d'essayer avec toi, et j'aime nos différences. Mais je ne vais pas insister. Si tu veux, tu m'appelleras et on verra.

Il resta silencieux, les yeux fixés sur ses pieds. Je sentais que ses doutes n'étaient pas seulement liés à moi, mais à sa propre incertitude.

— Désolé, murmura-t-il.

Je souris, même si mon cœur était lourd. Je m'approchai de lui et déposai un baiser sur son front.

— Si tu m'appelles, je te promets qu'on ne reparlera plus de ça.

Je saisis ma veste avec prudence, évitant de casser le fil qui nous unissait encore.

— Envoie-moi un texto avec ton numéro, quand même. Je t'ai mis le mien dans ta poche, lance-t-il.

Je levai la tête vers lui, surprise. Il souriait enfin.

— D'accord, avec plaisir. À bientôt, alors.

Je lui adressai un baiser en m'éloignant, plus légère. Peut-être que tout n'était pas perdu, finalement.

Présent

Deux jours se sont écoulés depuis qu'il m'a parlé de séparation. Il ne m'a laissé qu'une minuscule lueur d'espoir et je prends cette annonce très au sérieux. Mes pensées sont entièrement focalisées sur lui et mes enfants. Je refuse qu'ils souffrent, sachant combien une rupture peut les marquer. Pourtant, si nous devons en arriver là, je veux bien agir. Je suis déterminée à tenir les promesses que je lui ai faites.

Ce soir, c'est le réveillon de Noël, toutefois, l'ambiance est loin d'être festive. Je m'observe devant le miroir de ma chambre. Je réalise combien je me suis négligée. Chaque vêtement que je choisis semble inadapté, un cruel rappel de l'écart entre la femme que je suis devenue et celle que je désirerais être. Mes cheveux châtain, mi-longs, tombent en mèches indisciplinées autour de mon visage marqué par la fatigue et les kilos en trop. Mes yeux verts, autrefois vifs, sont ternes, alourdis par des cernes. Le reflet que je vois me renvoie l'image d'une femme que je ne reconnais plus. La semaine prochaine, je prends rendez-vous chez le coiffeur.

Je finis par opter pour une petite jupe en velours beige, un chemisier et des collants noirs. Je décide de ne pas me maquiller davantage, n'ayant ni l'envie ni le talent pour cela. Les vêtements que j'enfile ne parviennent pas à masquer mon mal-être. Je n'ai rien de mieux sous la main.

La soirée à venir excite les enfants. Leurs questions répétées sur le repas et les cadeaux me remplissent de joie et de réconfort. Je m'efforce de sourire et de cacher ma tristesse, me disant que je dois être optimiste et que tout s'arrangera.

Durant la journée, je reste collée à Anthony, espérant un rapprochement. Nous concoctons ensemble un petit dîner de réveillon composé de crevettes, de cuisses de grenouilles, et de plats préparés que nous avons pris chez le traiteur.

Le dîner se déroule sereinement, juste interrompu par les bruits des couverts sur les assiettes et les murmures des enfants. La lueur des bougies crépite sur la table, mais l'atmosphère semble pesante. Heureusement, nos enfants comblent le vide avec leurs conversations animées. Louane, qui ressent la tension, essaie de me reconforter avec des compliments sur ma tenue et des conseils sur mes futurs achats de vêtements. Ses encouragements sont une bouffée d'air frais, même si je remarque qu'Anthony demeure absent, absorbé par son assiette.

Nous terminons notre repas sans appétit et, tout comme les années précédentes, nous renonçons à la bûche. Chaque fois, nous insistons pour prendre un dessert que personne ne mange. L'impatience nous remplit, à l'image d'enfants, de vivre notre rituel annuel.

Chaque année, nous grimpons au sommet du village pour admirer le feu d'artifice organisé par une association locale et, de là, nous voyons aussi les maisons illuminées. Quand les enfants étaient petits, Anthony les y emmenait, pendant que je déposais les cadeaux sous le sapin.

On prétendait que je m'étais endormie et je faisais semblant d'être surprise, tout en les filmant lorsqu'ils découvraient les paquets. Maintenant qu'ils sont grands, je peux les accompagner.

Nous nous habillons de nos gros manteaux et montons dans la voiture. Nous rejoignons nos voisins pour partager ce moment traditionnel. Nous admirons ce feu musical, rythmé par les couleurs. Des boissons chaudes sont vendues pour l'événement, mais nous ne restons jamais longtemps à cause du froid. Et surtout, nous avons hâte d'ouvrir les cadeaux. Les enfants ont un grand plaisir à sortir la nuit, une occasion rare.

Une fois de retour à la maison, je me dépêche pour arriver avant eux et déposer les paquets. Avant, j'épluchais une ou deux oranges et j'éparpillais les pelures sur le sol. Je

décortiquais les papillotes qu'ils laissaient dans leurs chaussettes et lâchais les papiers par terre. Nous riions de ce papa Noël pas très propre.

Les cris de joie des enfants, quand ils découvrent leurs cadeaux, sont une bouffée d'air frais dans une soirée tendue. Nous nous asseyons sur le carrelage en famille et échangeons nos paquets. Je me tourne vers Anthony et lui offre le sien timidement.

— Tiens, celui-là est pour toi, lui dis-je.

Je me retiens de l'appeler par les surnoms que j'utilise habituellement comme « mon chéri » ou « mon amour ». Je n'ose plus prononcer un mot marquant mon amour et je m'efforce de rester naturelle.

— Oh, il ne fallait pas, c'est fou ! dit-il en déchirant le papier et découvrant une boîte à outils.

— J'espère que cela te plaît.

— Bien sûr, dit-il en déposant un baiser timide sur mes lèvres, ce qui me laisse perplexe.

Ce bisou, aussi léger soit-il, est à la fois un espoir et une source de confusion pour moi. Est-ce un signe d'affection sincère ou simplement une marque de courtoisie devant les enfants ?

— J'en rêvais trop ! Merci ! Merci ! Merci ! crie Hugo, toujours enthousiaste.

À chaque cadeau ouvert, il exprime son bonheur avec une telle sincérité. C'est constamment « son rêve », « son préféré », et il nous fait rire avec ses réactions pleines de vie.

Après avoir échangé nos paquets, la fatigue se fait sentir. Les enfants rejoignent rapidement leurs lits et Anthony part prendre une douche. Pendant ce temps, j'en profite pour organiser notre chambre de manière spéciale. Je veux lui offrir un dernier cadeau, une attention pour essayer de raviver la flamme entre nous.

Notre chambre est spacieuse, assez grande pour accueillir trois lits de deux personnes. Tout autour du lit, je dispose des bougies sur les commodes blanches et sur les tabourets où nous posons habituellement nos vêtements le soir. J'ai déjà changé les draps et opté pour une couette noire ornée de cœurs rouges. Pour compléter l'ambiance, j'installe une huile de massage sur le brûleur en céramique que je chauffe délicatement.

Je suis heureuse de pouvoir prendre soin de lui. Je réalise à quel point cela fait longtemps que je n'ai pas fourni un tel effort. Le temps passe si vite et le quotidien nous emporte dans une routine où nous oublions l'essentiel.

Lorsque je le regarde entrer dans la chambre en caleçon, je l'invite à s'allonger sur le lit. Son étonnement, mêlé à un sourire timide, me laisse entrevoir une lueur d'espoir, même si la barrière entre nous reste présente.

Je lui étale l'huile chaude sur le dos, puis masse ses épaules, sa nuque, et ses bras. Mes actions sont à la fois douces et mesurées, dans l'espoir de réparer ce qui a été brisé entre nous. Je descends le long de sa colonne vertébrale, frôlant ses côtes, puis continue avec ses cuisses et ses mollets, m'efforçant d'exécuter chaque mouvement avec précision, comme une professionnelle. À chacun de mes gestes, je m'applique avec toute ma volonté, espérant que ce moment de détente puisse nous rapprocher.

Nous nous endormons décompressés et blottis l'un contre l'autre sans pour autant nous promettre quoi que ce soit. Je me remémore cette date particulière, en me souvenant du lendemain de notre premier baiser et de cette séparation éclair, où nous avons partagé une nuit empreinte de tendresse, mais sans certitudes pour l'avenir.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

